

Espoir ou vérité

Fr. Thierry-Dominique Humbrecht o.p.

Lorsqu'un fléau s'abat, les questions affluent. Les chrétiens se les posent autant que ceux qui ne le sont pas. Il n'est pas sûr qu'il y ait des réponses.

Une pandémie signifie-t-elle quelque chose ? – Elle n'a aucune autre signification qu'elle-même. Maladie contagieuse, erreur humaine ou cause naturelle, tout est possible. Elle a lieu parce qu'elle a lieu.

Mais peut-elle avoir un sens pour nous ? – Ce n'est pas certain non plus.

Dieu ou le hasard

Une tentation serait d'y voir une volonté de Dieu. Une autre lecture serait d'y voir le hasard et la nécessité, l'action aveugle du destin, puisque seule existe la matière. Pour un chrétien, ce n'est ni l'une ni l'autre solution.

Le Dieu chrétien n'est pas capricieux, sa volonté a des raisons. Surtout, sa providence consiste à nous faire agir, sans remplacer les lois de la nature ni celles de la liberté. Prévaut alors le principe de responsabilité.

Hasard et nécessité, au contraire, font l'économie d'une supposée providence, mais au prix de toute liberté. L'athée ne peut que consentir à la nécessité. L'action humanitaire trouve sa noblesse dans ce cadre, avec espoir mais sans espérance.

Espoir ou vérité

Tout le monde a besoin d'espoir, et les chrétiens d'espérance. Ce n'est pas la même chose. L'espoir est le souhait, que l'on croit fondé, de voir les lendemains s'améliorer. L'espérance est la certitude de l'assistance divine, quant à la grâce et au salut éternel.

L'espoir est légitime : une pandémie a un début et une fin, surtout avec l'effort de tous, même si les ravages qu'elle commet ne sont mesurables qu'après coup. Un fléau doit être combattu et supporté. Chacun prend la mesure de ce bien commun primordial qu'est le respect des autres et de soi-même.

Ce bien commun passe par le courage de la vérité et une parole forte. Albert Camus avait raison : « Nous n'avons pas besoin d'espoir, nous avons simplement besoin de vérité ». Aucun espoir ne pourrait dissimuler le réel. Nous sommes embarqués.

Pas de punition divine

Personne ne peut tenir avec sérieux l'idée d'une punition divine infligée par le biais d'une épidémie.

Une telle perspective a pu appartenir à la pédagogie divine de l'Ancien Testament, pour éduquer un peuple rude à l'assistance de Dieu et aux dangers de l'infidélité. Cette pédagogie a pris fin avec la Rédemption du Christ, manifestation incarnée de cette assistance.

Si, du point de vue chrétien, la grâce divine ne fait jamais défaut pour sauver les âmes, la grâce n'est pas non plus un hôpital mystique. Elle ne préserve ni ne guérit les chrétiens plus que les autres. Cela se saurait, parce que cela se verrait. La nature ne sera guérie qu'au Jugement dernier. Sur terre, elle demeure sujette à toutes les agressions, et à la mort.

L'idée d'un châtement terrestre relève également de réflexes archaïques. Ceux-ci traversent les siècles, entre superstitions et vieux fond de paganisme. De façon arbitraire, les anciens dieux protégeaient ou bien envoyaient des calamités. Pour imposer leurs volontés, ils étaient très forts. Sauf qu'ils n'existaient pas.

La nature avertit

Si Dieu ne châtie pas, la nature donne des avertissements. Elle a ses lois, dont la plupart nous échappent, mais dont beaucoup sont connues. La conscience internationale s'éveille tout juste aux déprédations infligées par notre époque à la nature. Le saccage de la planète par nos sociétés devient irréversible, faune, flore, air, eau. Beaucoup de choses sont encore possibles, mais vite.

Paradoxe : au moment où l'idée de nature est mise à mal pour l'homme lui-même, elle devient précieuse à ses yeux pour ce qui n'est pas lui. Cet apprenti-sorcier refuse de respecter l'objectivité de la nature humaine, pour la créer à son gré et en dépasser les limites. La nature au-dehors rappelle cet insensé à sa condition et à son devoir.

Sartre disait : « Il n'y a pas de nature humaine, puisqu'il n'y a pas de Dieu pour la concevoir ». Cette phrase chrétienne mutilée conserve toutefois son lien inversé entre nature, homme et Dieu. La nature rappelle l'homme à sa propre nature, à sa finalité, à une intelligence divine pour la concevoir. Mais ce tabou de l'image de Dieu en l'homme peut-il être franchi ?

Retour aux fondamentaux

Chrétien ou non, par temps de danger chacun est sommé de relire sa vie. Pour découvrir sa beauté, malgré sa fragilité. Pour se demander s'il laisse une trace de son passage. Peut-être par l'amour, sûrement par sa générosité, mais au nom de quoi ? Même après le carême, le chrétien fait pénitence pour mieux relire et même réécrire.

Au bout de deux mois de confinement, plusieurs messages positifs nous atteignent, proprement inouïs puisqu'une telle situation n'avait jamais eu lieu. L'occasion nous a été imposée d'éprouver la qualité de nos fondamentaux. Pour tous : présence nez à nez, patience, gentillesse, écoute, attention aux personnes isolées et fragiles. Pour les chrétiens : le prix de la liturgie et des sacrements lorsqu'ils viennent à manquer, mais une prière en famille enfin mise en place.

Pour nous dominicains : avec la privation du ministère pastoral et du soin des personnes, autant de creve-cœur ; mais aussi une présence plus serrée à la vie régulière, à l'oraison, à une liturgie plus fréquente ; et un approfondissement rendu possible par le retour à la lecture et à une étude plus continue. Tout cela libère, mais risque aussi de cuire un peu le fond de la marmite...

Un message, cette fois d'espérance et non d'espoir. C'est le Christ qui sauve, l'Église porte ses enfants privés de tout. Elle reçoit la grâce pour nous. Plus que nos si nombreuses activités, même si c'est par elles, d'habitude, que passe la grâce.